

FEUILLETON DU JOURNAL DES DÉBATS
du 7 mai 1924

LA VIE LITTÉRAIRE

CONTROVERSE

M. Henri Béraud vient de réunir en volume, sous ce titre plaisant : *La Croisade des Longues Figures*, les articles qu'il a successivement rédigés au cours d'une polémique contre certains écrivains de la *Nouvelle Revue Française*. Le tout, agrémenté de commentaires qui situent les gens et les faits, forme un ensemble savoureux dont on ne peut nier qu'il soit fort divertissant. C'est un bon pamphlet qui a l'avantage de nous renseigner sur les mœurs des hommes de lettres et les diverses manières de comprendre la littérature à notre époque. On y trouve à l'œuvre un informateur et un polémiste. Je n'oserais dire qu'on y découvre également un philosophe et un critique. Mais, tel qu'il se présente à nous, le volume est bien fait pour aider le grand public à s'intéresser aux questions littéraires. Au premier abord, il est vrai, le lecteur sera enclin à le voir, dans cette polémique, qu'une question de boutique. Des écrivains fort échauffés se disputent sur le point de savoir s'il y a une littérature avec un grand I ou s'il n'y en a pas. Ainsi dans les milieux politiques s'efforce-t-on de contester à tel ou tel groupe la qualité de républicains. Mais il est évident que la querelle aborde bientôt un plus grave objet.

M. Henri Béraud a cru distinguer dans

(Reproduction interdite).

l'attitude de certains écrivains réunis en cénacle sous l'étiquette de la *Nouvelle Revue Française* un parti pris de dédain à l'égard de leurs confrères de la presse et de la littérature de divertissement. Je ne trouve pas de meilleur mot que celui-ci pour qualifier la production littéraire qui, selon M. Béraud, s'oppose à la production des cénacles et que ces derniers font profession de mépriser.

Voilà donc un fait d'observation qui peut avoir sa valeur et qu'il importe de contrôler dans l'intérêt même de l'histoire des lettres. En effet, on discerne aisément dans la littérature contemporaine deux types d'ouvrages. Les uns, qui ont la prétention de s'adresser à une élite restreinte, sont d'aspect austère et de lecture difficile. Le commun des mortels n'y puise que déception et ennui. Il faut, pour s'y intéresser, faire preuve de bonne volonté et de persévérance ou tout au moins être initié à un certain jargon, à certaines préoccupations esthétiques, à certaines recherches d'art. A côté de ces ouvrages, il y a la littérature qui s'adresse au grand public, c'est-à-dire celle que le premier venu, pourvu qu'il soit normalement cultivé, peut comprendre et goûter, dans laquelle il retrouve ses passions, ses sentiments, ses idées, et qui, en fin de compte, lui apporte le reflet de sa vie quotidienne, le tableau fidèle des mœurs et des préoccupations du temps présent. La grande masse des livres qui paraissent en librairie appartient à cette seconde catégorie. Il peut y avoir entre eux des degrés infinis de talent et de qualité, mais ils n'en sont pas moins tous intelligibles au plus grand nombre.

De même que nul citoyen n'est censé ignorer la loi, nul Français ayant fait ses classes n'est présumé inapte à lire un roman ou à entendre une pièce de théâtre. C'est le propre d'une époque comme la

note de Mme André Gide

qu'il en pleure

je t'envoie...

nôtre d'offrir à l'écrivain un public de plus en plus étendu, alors qu'il n'avait jadis à sa disposition qu'un cercle d'honnêtes gens. Il est possible que ce public étendu ne puisse songer à rivaliser de goût et de compréhension avec la société qui faisait la réputation d'un Voltaire ou d'un Rousseau, comme semble le prétendre M. Pierre Lasserre; il n'en est pas moins vrai que celle-ci avait à cœur de rester sur le plan de l'intelligible.

L'existence des deux littératures n'est donc pas le résultat de l'extension du public, et, si l'on veut, de l'abaissement de sa valeur intellectuelle, mais simplement un fait d'ordre littéraire dont il convient de rechercher la raison. Dans le deuxième recueil de critiques que M. Henri Massis a publié sous le titre de *Jugements*, il est dit que M. Paul Claudel doit en grande partie à ses origines symbolistes d'avoir orienté son génie vers des formes d'art obscures et tourmentées. Rien n'est plus exact. L'avènement du symbolisme ouvre l'ère du divorce entre le public et les écrivains. A partir de ce moment, on voit apparaître deux littératures. Si, de tous temps, il s'est trouvé des auteurs inclinés à la préciosité et qui, par excès de raffinement, ont tenté de créer à côté de la langue parlée un langage écrit plus ou moins artificiel, si même, parmi les bons écrivains, on discerne ceux qu'on nomme les auteurs difficiles, il n'était jamais arrivé encore qu'un groupe de littérateurs prit délibérément le parti de s'enfermer dans la tour d'ivoire.

Le symbolisme inspiré par Kant et l'idéalisme allemand renonce à la vision du sens commun; «le monde est ma représentation», dit l'artiste, et tout son effort tend à dégager une interprétation individuelle de l'univers. Ainsi il perd de vue le réel, et, délié de toute norme, privé de tout contrôle, on le voit édifier ces fragiles

constructions subjectives comparables à des rêves décousus, absurdes et ténébreux. L'art cessant de refléter la réalité telle qu'elle est fixée par le consentement universel n'a plus d'utilité sociale, il n'est plus qu'un jeu personnel, de plus en plus raffiné et difficile. De là ces innovations chaque jour plus hardies, ces recherches de rythme et de style qui ont la prétention de traduire le mouvement intime de la sensibilité, tout ce que la personne humaine a de profondément original et l'essence même de chaque individualité qui, par définition, est incommunicable. Faites intervenir là-dessus la loi d'imitation qui joue un si grand rôle dans la littérature et vous vous expliquerez cette floraison d'œuvres inintelligibles qu'on a vues surgir aux temps symbolistes, lesquelles s'apparentent par le jargon, certains tours de style ambitieux et une même prétention. On pourrait ainsi discerner deux ou trois langues artificielles que quelques écrivains se transmettent, que les jeunes gens amoureux de singularité adoptent d'enthousiasme, et qui n'ont plus rien de commun avec la langue traditionnelle; véritables idiomes créés de toutes pièces dont les plus célèbres sont l'idiome mallarméen et le claudélien, auxquels s'est ajouté plus tard l'idiome de Giraudoux.

On comprend que M. Henri Béraud se refuse à accorder à ces abstrauteurs de quintessence une supériorité quelconque. Comme les cultes hérétiques nés en marge de la religion catholique, ces littératures d'exception n'ont qu'une vie précaire et sont destinées à disparaître. Mais voici que, par la force de l'organisation et la vertu de la propagande, l'hérésie littéraire a reçu une vigueur nouvelle. Une habile diffusion l'impose à l'étranger. M. Béraud accuse nettement l'office de propagande des œuvres françaises rattaché au ministère des affaires étrangères de favoriser

études multiples et plat à construction.

son expansion. C'est un aspect de la question que je ne veux pas examiner. Il me paraît plus intéressant de rechercher tout à tour si la littérature grand public mérite le dédain que lui réservent les cénacles et si la littérature d'exception sert mieux la pensée française que la première.

Au temps assez peu éloigné où l'on ne trouve en France qu'une seule littérature, on constate que les écrivains n'ont pas pour unique souci de peindre la vie et les actes de l'homme. Leur effort d'interprétation est considérable. Un Voltaire, un Chateaubriand ont une philosophie, des idées, un idéal qu'ils incarnent dans leurs œuvres. Romans, contes, tragédies, essais de tout genre, tout en représentant la nature humaine dans sa vérité, visent à l'expliquer, à la critiquer, à la justifier, à lui donner une direction et un but. L'intelligence, pour tout dire, joue son rôle dans le métier d'écrivain, et l'intelligence constructive, celle qui s'applique à chercher les fins de l'être, à donner un sens à la vie et un aliment à l'activité.

Or l'avènement du réalisme en littérature et la prédominance presque exclusive du roman sur tous les autres genres a peu à peu incité les écrivains à restreindre leur rôle intellectuel. Ils n'ont plus qu'une ambition, projeter la réalité dans un roman qui soit l'exacte reproduction de l'existence telle que les hommes actuels la vivent. L'anecdote humaine les enferme dans ses limites étroites. Toute leur matière, ils la tirent de l'observation de nos faits et gestes quotidiens et le plus grand éloge qu'on puisse décerner à un romancier est celui-ci : comme c'est vrai ! De là un certain nombre de préoccupations esthétiques qui tendent toutes à la représentation du réel, à son effet sur la sensibilité; de là, en fin de compte, un art très délicat, mais dont l'unique dessein est de nous intéresser, de nous émouvoir, de

31

nous donner l'illusion totale de la chose vécue. Il suffit de jeter les yeux sur la production contemporaine pour constater que la plupart des romans qu'on publie obéissent à cette préoccupation. Le lecteur se passionne à une histoire qui pourrait lui arriver, il retrouve même souvent sa propre aventure dans le cas qu'on met sous ses yeux.

Je ne nie point qu'il faille, pour arriver à lui donner l'illusion complète de la vie, un talent fort enviable et une habileté hors de pair, mais n'est-on pas en droit de considérer cet art comme une sorte de trompe-l'œil dont le résultat final est le divertissement d'une journée? C'est beaucoup, certes, d'arriver à distraire la triste race humaine, de la faire rire ou de la faire pleurer, d'éveiller en elle des sentiments qui peut-être n'auraient pas eu d'emploi! Et pourtant la littérature n'a-t-elle pas une mission plus haute? Lorsque M. Henri Béraud divise en deux catégories les écrivains : ceux qui amusent le public et ceux qui l'ennuient, ne fait-il pas trop bon marché de nos facultés intellectuelles? Ne laisse-t-il pas en friche tout le domaine de la pensée quand elle veut interpréter notre action, notre rôle humain? Ne néglige-t-il pas un vaste champ d'activité cérébrale qu'on a tout intérêt à cultiver? Ne dédaigne-t-il pas, enfin, ce qu'on appelle la culture de l'esprit?

Mais à tout prendre, la campagne de M. Henri Béraud ne sera pas inutile. Elle devrait seulement se doubler d'une autre campagne qui aurait pour dessein avoué de réfréner un peu les excès des romanciers en leur montrant que toute la littérature ne tient pas uniquement dans le fait d'amuser le lecteur par la représentation romanesque du réel.

JEAN DE PIERREFEU.

Je crains que ce passage à Pierrefeu, ne soit